

Heiner SCHUBERT (CH)

18/08/2017

Traduction française : Sophie KÖHLER-NIKLAS

JÉSUS THÉRAPEUTE

(Marc 2, 1-12)

I.

Il y a quelque temps, une femme d'une cinquantaine d'années me racontait comment elle avait failli mourir, étant jeune fille, d'une appendicite perforée. Elle expliquait que le médecin de famille avait manqué le diagnostic et que ses parents avaient dû l'emmener à l'hôpital en extrême urgence avec des douleurs atroces. Elle n'avait à l'époque que 12 ans. Quand cette femme me racontait son histoire, sa voix vacillait encore et je pus percevoir la souffrance liée à ses souvenirs. Je compris à quel point cette expérience avait dû être traumatisante. Je lui demandai si elle avait fait une expérience de mort imminente. Surprise, elle leva son regard vers moi. Ce n'était pas le fait d'avoir été proche de la mort qui l'avait traumatisée. Lors de l'arrivée à l'hôpital avec leur fille malade, les soignants avaient renvoyé les parents chez eux. En se réveillant de l'anesthésie après l'opération, la jeune fille s'était retrouvée dans un couloir, seule, dans son lit d'hôpital. Personne n'était là, elle ne pouvait apercevoir âme qui vive pouvant lui expliquer ce qui s'était passé. Personne n'était là pour lui tenir la main. Dans son souvenir, elle était restée une éternité seule avec sa peur et son incertitude. Elle avouait, les larmes aux yeux, que cela avait été le pire moment de sa vie.

Avant de parler de Jésus en tant que thérapeute, je souhaiterais féliciter les quatre amis. Ils ne laissent pas leur malheureux camarade seul. Ce n'est pas un hasard si les trois évangiles synoptiques parlent des amis qui soutiennent leur camarade et qui ne reculent même pas devant l'illégalité. C'est ce que je trouve le plus émouvant dans cette histoire. Je suis persuadé que comme ça le message exprimé pour les auditrices et auditeurs d'alors nous concerne tout autant : Il appartient aux êtres humains d'être dépendants les uns des autres. Ou en d'autres termes : la solitude rend malade. Il y a quelques années, une étude américaine comparait les dégâts de la solitude avec ceux de la consommation de 15 cigarettes par jour. Saint Paul compare la communauté à un corps humain dans lequel les différents organes et membres ont tous des fonctions essentielles. Bon ! L'image a ses limites et Saint Paul n'avait pas conçu ce texte spécifiquement pour les médecins. C'est un des principes du christianisme : la foi ne se manifeste que dans le dialogue. Il écrit : « Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui. » (1Co 12,26). La communauté a un effet thérapeutique. Tenir la main d'un malade est un facteur de guérison. C'est une contribution non négligeable. Alors que la dame me contait son expérience traumatisante d'avoir été laissée seule dans le couloir d'un hôpital à l'âge de douze ans, j'ai dû penser à l'histoire de ces quatre amis. Ils n'ont pas laissé tomber leur collègue. Celui-ci se savait littéralement porté.

Dans un échange entre collègues pasteurs, à la fin de l'année dernière, certains d'entre eux me disaient qu'ils ne pourraient jamais prier pour un malade. Cela ne correspondait pas à leur image de Dieu. Quelle horreur, pensais-je. Ce n'est bien entendu pas indiqué toujours et dans toutes les situations. Parfois le silence est plus adéquat que la parole. Mais dans beaucoup de cas, la prière est plus qu'une simple demande de guérison. C'est un signe fort de solidarité. C'est surtout un signe extrêmement important que Dieu n'est pas loin ou arbitraire ou le moteur immobile, mais qu'Il a véritablement un cœur qui peut effectivement se laisser toucher. C'est justement quand une personne est portée vers la prière que se manifeste la présence de Dieu. La prière peut renforcer le sentiment d'être porté. Grâce à beaucoup de témoignages, je sais que parfois cela fonctionne même à distance. Ce n'est bien sûr pas une vérité objective. Elle n'est évidente que pour celui qui a déjà vécu cette façon d'être porté. Le fait que la prière ne doive pas éveiller de faux espoirs ni cacher quelque chose est laissé à la compétence de celui qui fait la cure d'âme. Mais nous pouvons espérer en « l'intervention » de Dieu, qu'Il mette sa main à la pâte. Nous pouvons espérer surtout que Dieu – comme les quatre amis – soit touché par la souffrance d'une personne.

Ceci m'amène à une nouvelle idée : nous confessons en tant que chrétiens le Dieu trinitaire. Est-ce que l'image des quatre amis ne nous invite pas à construire le présent en quelque sorte main dans la main avec le Dieu trinitaire ? Dans cette vision nous serions quasiment le quatrième membre du groupe qui aide à porter le fardeau.

II.

À présent, je veux me tourner vers Jésus. Il soigne d'abord paradoxalement en tant que thérapeute. Pendant que tous attendent de lui une de ses guérisons physiques spectaculaires, il dira au paralysé que son péché lui est pardonné. Certains des spectateurs ont dû être bien déçus au premier moment. « Le pardon donne des ailes », selon ma traduction libre des Synoptiques. Nous ne pouvons que spéculer sur la paralysie du malade ; si elle était due à un problème psychique, comme dans le cas de la danseuse Terry qui ne peut plus bouger ses jambes dans le dernier film de Charlie Chaplin « Limelight ». Ou encore si Jésus dit cela afin d'irriter les théologiens qui sont présents. S'il utilise en fait le paralysé comme une occasion de leur jouer un tour. Je pense que les deux hypothèses ne sont pas entièrement satisfaisantes. A l'époque les malades étaient considérés comme endommagés et donc inférieurs. Ils étaient impurs. Multiples sont les règles dans l'Ancien Testament précisant la pureté des humains et des animaux. Nous pourrions les écarter d'emblée comme dépassées, mais ceux qui travaillent ou fréquentent des personnes handicapées ou malades, comme vous, savent que ces préjugés sont encore profondément ancrés. Une des pires suspensions qui apparaît depuis quelques années dans le débat public est celle des faux invalides. Mon frère qui souffre depuis 30 ans de sclérose en plaques a été très blessé par ces discours. Il est clair que de prononcer ce soupçon sans raison touche forcément les mauvaises personnes. Et pourtant, on l'exprime. Cela plonge tous ceux qui souffrent dans le soupçon général. L'idée que celui qui souffre doit avoir un défaut est très profondément ancrée. L'autre lourde certitude qui était également prééminente à l'époque de Jésus est celle que la maladie est une punition divine pour une faute. Jésus s'est lui-même toujours élevé contre cette idée (Jn 9,2). Dernièrement, j'ai eu une confrontation à ce sujet avec un jeune chrétien qui me disait que les amis de Job avaient en fait raison. Si Job n'avait pas été en faute, il n'aurait pas autant souffert. Je n'arrivais pas à le convaincre que ce texte avait été écrit justement pour dépasser cette pensée, c'est-à-dire pour la démasquer comme fausse.

Il est cependant évident que nous en savons beaucoup plus actuellement qu'à l'époque de nos ancêtres sur les comportements qui favorisent ou évitent des maladies. Nous maîtrisons ces processus jusqu'à un certain degré. Et quand même pas entièrement car les facteurs entrant en ligne de compte sont multiples. Mais la question de

la culpabilité en tous les cas ne nous mène à rien.

C'est pour cela que Jésus a dit dans un but thérapeutique : « Ta faute est pardonnée ». Jésus sort ainsi le malade des idées tournant autour de sa culpabilité. Le message de Jésus se dirige avant tout vers celui qui est sur la civière. Il le libère du poids de se croire fautif de son mal.

Le message de Jésus est également pour les passants. C'est justement parce que le handicap du malade persiste après le pardon que l'absence de lien entre une éventuelle culpabilité et l'état du malade est prouvée. C'est ensuite que Jésus le guérit et avec une certaine nonchalance, comme de manière fortuite. Pour nous la guérison semble l'acte le plus spectaculaire ; mais, de la façon dont l'histoire est écrite, le plus spectaculaire est avant tout le pardon. Ceci devrait nous faire réfléchir, nous qui avons fait de l'aide que nous apportons aux autres notre métier. Le malade est plus que sa maladie et la personne handicapée est avant tout une personne. C'est dans l'histoire de la guérison du paralytique et de ses quatre amis que se rejoignent à la fois la crainte pour l'âme du malade et la guérison de l'infirmité corporelle. Elle montre à quel point le dialogue est important pour la personne inquiète qui se tourne vers celui auprès duquel elle espère trouver de l'aide ou du soulagement, la guérison ou des conseils.

III.

Encore un troisième groupe mérite notre attention : les scribes. Ils n'ont rien en réalité contre Jésus. En tous les cas, pas encore à ce moment. Ils ne peuvent simplement rien tirer de son enseignement. Ils le trouvent erroné d'un point de vue théologique, même dangereux. Ils représentent l'enseignement pur. Le fait que Jésus absolve une personne de ses péchés ne correspond pas à leur image du monde et encore moins à celle qu'ils se font de Dieu. Comme le disait si bien Christian Morgenstern : « ... parce que – telle sa claire conclusion – ne peut pas être ce qui ne doit pas être ». Il y a un lien direct entre le toit découvert et le pardon promis par Jésus. Les deux événements font un « trou dans le ciel ». Dans le ciel – toit, dans l'horizon étrié des gardiens de la loi théologique. Les Évangélistes restent silencieux sur ce que le propriétaire de la maison a pu penser de cette action. Ils parlent pourtant d'une incompréhension des experts. Chaque discipline va de l'avant grâce à des personnes qui tentent l'impossible et sont prêts à penser « à l'extérieur du cadre ». C'est toujours lorsque quelqu'un tente quelque chose de nouveau, que sonne le temps des gardiens de l'enseignement pur. C'est fondamentalement humain. Et tant qu'il y aura des êtres humains, il y aura ceux qui vont s'aventurer vers de nouveaux horizons et ceux qui tenteront de les en empêcher. C'est toujours la peur qui les motive.

La pilule est amère lorsqu'il apparaît que les anciennes recettes ne fonctionnent plus et que l'on rejette en même temps les nouvelles. Lorsque je pense à notre Église protestante, j'en perds parfois mon latin. Alors qu'elle se trouve en chute libre, les forces conservatrices sont encore bien vivaces ; les nouvelles idées et avancées prometteuses sont combattues.

C'est pourquoi la nouvelle de la résurrection est au centre de la foi chrétienne. C'est la nouveauté radicale dans le message de la Bible. Elle est la promesse que la vie a triomphé de toutes les forces de la négation et de la mort.